

Expérimentation vitale ou entreprise suicidaire? Pour une schizoanalyse des drogues et de l'addiction

par JULIE VAN DER WIELEN

Abstract

The phenomenon of addiction has been studied in a wide range of disciplines, and there is a lot of contradiction and confusion regarding this complex issue, which indicates that research on this phenomenon may benefit from a new approach. I will assess the literature that applies the thought of Deleuze and Guattari in studies about drug use and abuse, and then advance some tentative suggestions for the elaboration of a schizoanalytic theory and therapy of addiction and drug consumption.

Le phénomène de l'addiction est étudié dans différentes disciplines. Cette pluridisciplinarité s'explique par la complexité du phénomène, ainsi que par l'hétérogénéité des facteurs qui y sont impliqués. De nombreux désaccords indiquent que l'on se trouve dans une impasse : on part souvent du principe que l'addiction se résume à de mauvaises habitudes incontrôlables et compulsives, alors que certains prétendent que le manque d'autocontrôle ne suffit pas pour expliquer le phénomène de l'addiction (par exemple Gray 2013, Janak & Vandaele 2018, et Kennett 2013), ou même que l'addiction, au contraire, peut être le résultat d'un choix conscient et décidé (Malins 2004, Pearse & Pickard 2013). Par ailleurs, les recherches neuropsychologiques sur l'addiction sont remises en question pour plusieurs raisons: Foddy (2010) remet en question la présupposition principale des recherches neuropsychologiques sur l'addiction, basée sur une différence dans la structure cérébrale qui affecterait la capacité de jugement des personnes prônes aux addictions ; King (2015) questionne la pertinence des données issues des recherches neuropsychologiques fondée principalement sur des expériences avec des rongeurs, en remarquant que ces animaux n'ont pas le cerveau d'un agent rationnel doué d'une volonté, alors que dans les conclusions de ce type de recherche on associe souvent les symptômes de l'addiction à un manque de rationalité ou à un déficit de la volonté ; enfin, et dans un autre registre, des descriptions sociologiques et ethnologiques expliquent le phénomène de l'addiction et l'usage de drogues en leur propres termes, et chacune selon sa propre causalité et terminologie, ce qui pose la question de la relation entre ces explications et les explications neuropsychologiques. Concernant la thérapeutique de l'addiction, il y a également des désaccords. Par exemple, alors que la plupart défend que le toxicomane doit viser l'abstinence totale comme objectif

(ceci est le point de vue de notamment AA), d'autres considèrent qu'il est plus réaliste et désirable d'essayer de diminuer et de doser son utilisation au lieu de se priver complètement de l'objet désiré

Selon le discours commun, tout semble pouvoir former l'objet d'une addiction : on peut être accro non seulement aux substances addictives comme le tabac, le café, ou la cocaïne, mais également aux jeux, au shopping, au sport, au travail, etc. Comme le remarque Mélanie Trouessin (2015), il semble que tout ce qui procure du plaisir peut former l'objet d'une addiction, ce qui met en danger la notion médicale de l'addiction, qui implique une dépendance physique. En outre, l'idée que tout ce qui donne du plaisir peut provoquer l'addiction risque de mener soit à une banalisation et donc normalisation de l'addiction, soit, au contraire, à une surmédicalisation, soit encore à une évaluation moralisante arbitraire de ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Dans ce contexte, nous notons qu'il existe en effet une distinction arbitraire entre les addictions ou les drogues socialement acceptées et celles qui ne le sont pas. Par exemple, l'intoxication (même de manière régulière) à l'alcool n'est pas aussi mal vue que l'usage (même occasionnel) d'autres drogues psychotropes ; et les addictions au shopping ou aux séries télévisées sont plus acceptées de nos jours que le tabagisme.

Il semble donc grand temps d'explorer d'autres pistes pour contribuer à l'explication et à la thérapie de la toxicomanie. D'autres auteurs ont déjà remarqué que la pensée de Deleuze et de Guattari peut être intéressante dans ce contexte. Je propose de faire ici le point sur les différentes études qui abordent la pensée de Deleuze et de Guattari pour se pencher sur le sujet, pour ensuite suggérer des pistes pour élaborer une théorie et une clinique schizoanalytiques des drogues et de l'addiction.

Deleuze et Guattari dans les études sur les drogues et sur l'addiction

Pour commencer, beaucoup de sociologues et d'ethnologues d'Amérique du Nord et d'Australie appliquent la pensée de Deleuze et de Guattari dans leurs recherches, et certains d'entre eux l'ont utilisée pour analyser le phénomène de l'addiction. Fitzgerald (1998) se sert principalement des notions de devenir et de ligne de fuite pour signaler, en réponse à Jordan (1995), que dans les études sur les assemblages drogues-techno-danse-rave il ne faut pas oublier de rendre compte des monstruosité et des sédimentations commerciales et autres qui ont nécessairement lieu à côté des devenirs créatifs. À travers une méthodologie et des notions d'inspiration deleuzienne, il écrit également sur la relation entre désir et image dans le contexte de l'image que nous avons des drogues et des drogués (2010). Keane (2005) utilise la notion de différence pour montrer qu'il y a une normalisation et une moralisation injustifiée de l'addiction et des drogues, puis suggère qu'une autre attitude est possible, si l'on prend en compte la notion d'affect et l'éthique que Deleuze élabore avec Spinoza, qui est basée sur l'évaluation de ce qui

augmente ou diminue la puissance d'un corps. Malins (2004) arrive à une conclusion similaire à celle de Keane, mais en écrivant contre Deleuze et Guattari, leur reprochant de se focaliser sur une conception négative du corps drogué, oubliant les aspects sociaux et esthétiques des drogues. Dans l'impressionnant *Assemblages of Health: Deleuze's Empiricism and the Ethology of Life* (2004), où Duff repense avec Deleuze la notion de « vie saine » dans le cadre des sciences sociales et des sciences de la santé, un chapitre consacré au thème de l'usage de drogues montre que ce dernier doit être considéré comme une expérience vécue et un assemblage, dont les éléments principaux seraient l'espace, le corps et les affects. Dans ce chapitre Duff défend l'idée qu'il ne faut pas surestimer le rôle du sujet dans ce contexte, mais qu'il faut plutôt s'adresser à l'assemblage entier dans les tentatives d'intervention.

Même si chacune de ces études contribue aux recherches sur les drogues en pensant avec Deleuze et Guattari, ce sont des études descriptives, aux conclusions générales, et dont les conséquences pratiques concrètes restent souvent suggestives. Que nous apprennent ces publications sur la consommation ? Qu'il y a aussi des effets négatifs, voire monstrueux, même dans le cadre de « raves » où l'objectif est de créer occasionnellement un espace d'expression et de divertissement (Fitzgerald 1998) ? Que signifie exactement juger un corps drogué et l'addiction par rapport à ce qu'un corps peut faire (Keane 2005, Malins 2004) ? Duff (2004) présente des indications relativement concrètes pour intervenir dans les pratiques d'usage de drogues. Cependant, il lui manque une justification par rapport à quand et pourquoi il faudrait intervenir, ce qui est nécessaire pour ne pas retomber dans une position normative selon laquelle toute consommation est nécessairement indésirable, ou bien seulement l'usage de certaines drogues, désignées arbitrairement. De manière générale, ce qui manque dans ces études pour élaborer une théorie et une thérapie schizoanalytiques des drogues et de l'addiction, c'est l'aspect à la fois critique et clinique, qui permettrait le dégagement d'une symptomatique, qui servirait en même temps à indiquer des éléments pour une thérapie concrète.

Ce manque pourrait être dû au fait que ces études ne semblent pas toucher à ce qu'il y a de singulier à la drogue. L'usage de drogues se fait dans un assemblage, mais n'y aurait-il pas quelque chose de spécifique à l'assemblage-drogue ? Et à l'assemblage-addiction ? Il est étonnant que les auteurs cités ci-haut ne mentionnent pas les passages où Deleuze et Guattari parlent des drogues et de l'alcoolisme. Dans son article « La fragile surface du verre pénultième. Deleuze et l'alcoolisme » (2011), qui questionne l'alcoolisme et la sobriété de Deleuze ainsi que leur influence sur les concepts créés par ce dernier sous influence ou non, Fukuda est amené à examiner les passages de la *Logique du sens* et de *Mille plateaux* sur l'alcoolisme. Même s'il touche à des éléments qui semblent pertinents pour une schizoanalyse des drogues et de l'addiction, Fukuda donne l'impression de ne pas avoir compris le sens des écrits de Deleuze et de Guattari. En voulant lire dans ces écrits un simple résidu de la vie personnelle de Deleuze — l'auteur affirme même, avec une certaine insolence, qu'« il est difficile de qualifier la réflexion deleuzienne sur ce sujet

comme création des concepts philosophiques » et qu' « [i]l s'agit d'un résidu de l'ivresse alcoolique » (Fukuda 2011: 79) — l'auteur passe à côté de l'essentiel, et ne perçoit pas la conception de l'alcoolisme décrite par Deleuze et Guattari.

Par exemple, Fukuda cite le passage suivant de *Logique du sens* :

La fêlure n'est ni intérieure ni extérieure, elle est à la frontière, insensible, incorporelle, idéelle. Aussi a-t-elle avec ce qui arrive à l'extérieur et à l'intérieur des rapports complexes d'interférence et de croisement, de jonction sautillante, un pas pour l'un, un pas pour l'autre, sur deux rythmes différents (Fukuda 2011: 74, Deleuze 1969: 181),

pour en conclure que « Deleuze [...] ne s'intéresse pas à la cause de la fêlure de Fitzgerald. Il préfère qu'elle soit énigmatique. Il ne veut rien savoir sur la cause de l'alcoolisme de l'autre » (Fukuda 2011, 74). Pourtant, il ne s'agit ici pas du tout d'un désintérêt pour les raisons de l'alcoolisme de Fitzgerald, ni d'une préférence personnelle pour le mystère : Deleuze explique plutôt qu'il conçoit plusieurs types de lignes et de scissions, et qu'il appartient à la nature de la « fêlure » qui serait à l'origine de l'alcoolisme de Fitzgerald, de ne pas être prévisible ni compréhensible. En effet, selon Deleuze on peut distinguer dans l'expérience une ligne bruyante constituée d'évènements turbulents de coupure, c'est-à-dire des évènements signifiants, avec une certaine causalité, et qui peuvent provenir de l'intérieur, comme la maladie ou la dépression, ou de l'extérieur, comme la crise ou la guerre. Contrairement à ce type de coupures, la fêlure est silencieuse. Elle est composée de microcoupures que l'on n'aperçoit pas, et qui peuvent parfaitement survenir lorsque l'on a l'impression que tout va bien, qu'il ne se passe rien de spécial. Cette ligne souple, idéelle et incorporelle, se situe à la surface, entre l'intérieur et l'extérieur, et elle est imperceptible par définition. Elle fonctionne selon une logique singulière, par seuils et par à-coups imprévisibles, et elle entretient avec la ligne des coupures apparentes des rapports complexes. En d'autres termes, Deleuze ne privilégie pas le mystère, mais il explique que l'origine de l'alcoolisme de Fitzgerald est une fêlure singulière, complexe et imprévisible. Similairement, Fukuda note un glissement entre *Logique du sens* et *Mille plateaux*, qu'il attribue à l'expérience personnelle de Deleuze, c'est-à-dire à sa mauvaise santé et au fait qu'il ait dû arrêter de boire (Fukuda 2011, 77-78). En réalité, Deleuze fait déjà référence au corps ravagé et à la destruction dans *Logique du sens*. Ceux-ci présentent l'incarnation de la fêlure silencieuse et incorporelle : la rupture irréversible. Pour Deleuze, la fêlure et son incarnation dans la rupture sont nécessairement liées, car selon lui « la fêlure n'est rien si elle ne compromet pas le corps » (Deleuze 1969: 188).

Il semble donc injustifié de réduire les écrits de Deleuze sur l'alcoolisme à un résidu de son expérience. D'ailleurs, il serait étrange, voire hypocrite, que Deleuze parle uniquement de *son* alcoolisme et de *sa* détérioration à *lui*, étant donné qu'il dédaigne absolument le fait d'écrire simplement sur sa propre vie personnelle, sa petite histoire, comme il le déclare dans *L'Abécédaire*. Deleuze associe le corps ravagé à l'alcoolisme dès

Logique du sens, et non pas seulement après en avoir fait l'expérience, même si à première vue ce thème semble plus présent dans *Mille plateaux* que dans *Logique du sens*. Par ailleurs, il conçoit à travers l'alcoolisme un type d'expression qui ne répond pas aux causalités et aux significations de l'expérience perceptibles et connaissables, et qui maintient avec celles-ci une relation complexe. Dans cette perspective, il paraît envisageable d'extraire des écrits de Deleuze, et de Deleuze avec Guattari, des éléments pertinents pour une théorie et une thérapeutique schizoanalytiques des drogues et de l'addiction.

Coupure, fêlure, et rupture : la place des drogues dans « la vie »

Comme nous avons vu plus haut, Deleuze parle de l'alcoolisme dans le contexte d'une distinction entre trois types de lignes différentes, qui correspondent d'ailleurs aux trois types de consistance des agencements, que Guattari développe dans *L'inconscient machinique* (1979: 45 ff.). Deleuze et Guattari reprennent cette distinction dans *Mille plateaux*, en disant qu'ensemble, ces lignes forment « une vie » :

Fitzgerald nous propose la distinction de trois lignes qui nous traversent et composent 'une vie' [...] *Ligne de coupure, ligne de fêlure, ligne de rupture*. La ligne de segmentarité dure, ou de coupure molaire ; ligne de segmentation souple, ou de fêlure moléculaire ; la ligne de fuite ou de rupture, abstraite, mortelle et vivante, non segmentaire » (Deleuze & Guattari 1980: 244-245).

Chaque vie serait donc une conjugaison de ces trois lignes : celle des événements bruyants, qui surviennent à l'intérieur ou à l'extérieur, et qui constituent une ligne avec des coupures ou des distinctions signifiantes, nous faisant passer d'un terme à un autre dans des distinctions binaires comme riche/pauvre, sain/malade, etc. ; celle de la fêlure silencieuse, qui se loge à la surface, qui interagit avec les coupures et poussées bruyantes pour la faire dévier ou pour l'approfondir, et qui ne montre pas de divisions claires, catégorisables, mais qui fonctionne par soubresauts, degrés et changements de nature imprévisible ; et enfin, celle de la rupture, que Deleuze et Guattari appellent ici également la « ligne de fuite » (Deleuze 1969: 182 ff., Deleuze & Guattari 1980: 243 ff.).

La ligne de rupture conjugue les deux autres lignes, celle des coupures bruyantes et signifiantes, et celle de la fêlure silencieuse ; elle se situe là où « le bruit et le silence s'épousent étroitement, continument, dans le craquement et l'éclatement de la fin qui signifient maintenant que tout le jeu de la fêlure s'est incarné dans la profondeur du corps » (Deleuze 1969: 181). La rupture est donc un événement corporel irréversible qui compromet le corps, mais qui incarne une fêlure incorporelle, joignant ainsi deux lignes hétérogènes de natures différentes. Même si Deleuze distingue abstraitement la rupture de la fêlure, il questionne leur distinction dans la réalité concrète, et se demande s'il est

possible « de maintenir l'insistance de la fêlure incorporelle tout en se gardant de la faire exister, de l'incarner dans la profondeur des corps ? » (Deleuze 1969: 183-184). Il note que la fêlure peut se matérialiser de plusieurs manières, mais que les drogues et l'alcool lui paraissent des moyens privilégiés, parce qu'ils incarnant la fêlure à travers un processus qui s'étend dans le temps, plutôt qu'à travers un événement ponctuel. Deleuze écrit :

[o]n peut citer plusieurs manières très diverses dont se fait la jonction des deux processus [dans la rupture] : le suicide, la folie, l'usage de drogues ou de l'alcool. Peut-être ces deux derniers moyens sont-ils les plus parfaits, par le temps qu'ils prennent, au lieu de confondre les deux lignes en un point fatal » (Deleuze 1969: 182).

Si la fêlure est à l'origine de l'usage de drogues et de l'addiction, cela explique que ces phénomènes semblent dépendre de déterminations psychologiques, sociologiques, économiques ou autres, mais que pourtant aucune de ces explications, ni même une combinaison de différentes explications de ce type, ne puisse en former la raison suffisante.

En effet, on a vu que la fêlure communique occasionnellement avec les coupures de l'ordre du signifiant, mais qu'elle trace néanmoins sa propre trajectoire, en grande partie indépendamment des événements signifiants de la ligne de coupure, de manière incorporelle et en silence. L'usage de drogues, l'alcoolisme et l'addiction sont des phénomènes qui surviennent donc toujours de manière imprévue, et ils sont de ce fait toujours aberrants, même si on peut souvent avancer des explications et des raisons partielles de leur apparition. Pour cette raison, comme le note Guattari dans « Les drogues signifiantes » (1980, repris dans *La révolution moléculaire* [Guattari 2012: 341-349]), « [l]'essentiel est de déjouer les attitudes simplificatrices vis-à-vis de ce phénomène, qu'il s'agisse d'une pure médicalisation, d'une psychiatrisation, d'une psychologisation, d'une sociologisation, d'une criminalisation, etc. Il prend sa racine en deçà de toutes ces 'spécialités' » (Guattari 2012: 341).

Par ailleurs, comme le remarque Deleuze dans le passage qui suit, la fêlure, par son imprévisibilité et sa nature récalcitrante, est forcément destructrice parce qu'elle compromet le corps. Elle est en même temps ce qui ouvre la possibilité à l'émergence de la pensée et de la création :

Si l'on demande pourquoi la santé ne suffirait pas, pourquoi la fêlure est souhaitable, c'est peut-être parce qu'on n'a jamais pensé que par elle et sur ses bords, et que tout ce qui fut bon et grand dans l'humanité entre et sort par elle, chez des gens prompts à se détruire eux-mêmes, et que plutôt la mort que la santé qu'on nous propose (Deleuze 1969: 188)

Mais alors, si les drogues incarnent la fêlure, et permettent de la prolonger dans le temps, serait-il désirable de se droguer selon Deleuze ? Deleuze ferait-il l'apologie des drogues ?

L'alcool et les drogues, tout comme la folie, semblent permettre d'entrevoir et d'exprimer des choses qui ne sont pas accessibles ou supportables dans un état de sobriété. Pourtant, il semble que Deleuze ne fait pas simplement l'éloge des drogues et de l'alcool. Il semble en effet sceptique par rapport aux expériences sous influence. Après avoir mentionné que l'usage de drogues et d'alcool forment peut-être les meilleures incarnations de la fêlure, il ajoute que « dans tous les cas il y a toujours quelque chose d'illusoire » (Deleuze 1969: 182). Deleuze développe cette idée en se référant aux écrits de Blanchot sur le suicide (Blanchot 1955: 105-105). Blanchot affirme que le suicide tente de contrôler la mort, de la rendre présente, mais que cette tentative est illusoire et folle : la mort ne peut jamais être présente à moi. Tout ce que le suicide arrive à faire en fait, c'est de supprimer la mort comme futur, alors que ce caractère d'être toujours à venir en forme l'essence. Ainsi le suicide supprimerait la mort plutôt que de la rendre présente ou de la contrôler.

Selon ce rapprochement entre l'expérience sous influence et le suicide, les drogues et l'alcool incarnent la fêlure, et en forment une incarnation privilégiée par leur extension dans le temps, mais en même temps ils n'en permettraient qu'une expression illusoire ou inadéquate. Guattari, qui possède une expérience clinique, confirme cette idée dans « Les drogues signifiantes » (repris dans *La révolution moléculaire*). Il affirme que « très peu de gens parviennent à sortir indemnes du monde des drogues dures, » qui enfonce la plupart des drogués dans une « merde épouvantable » (Guattari 2012 : 344). En effet, même s'il les drogues dures réussissent à certains, par exemple à certains groupes de rock, parce qu'ils « disposent d'un mode d'expression publique, leur permettant de 'théâtraliser' leur condition » (Guattari 2012: 344), il serait dérisoire de s'appuyer sur ces exceptions dans nos considérations sur les drogues. Par ailleurs, Guattari doute que les drogues produisent un mode d'expression spécifique. En effet, selon lui, même si « [c]ertains milieux de drogués développent une certaine culture, [...] on ne peut en inférer que les drogues produisent un mode d'expression spécifique » (Guattari 2012: 345).

Une série de questions se pose : comment expliquer ce rapprochement entre les drogues et le suicide ? Pourquoi l'incarnation de la fêlure dans l'expérience sous influence serait-elle nécessairement illusoire ? Pourquoi ne pourrait-elle pas être appréciée comme une autre manière particulière de percevoir et d'exprimer les choses ? Deleuze, à l'instar de Guattari, retomberait-il dans des présupposés par rapport à l'alcool et aux drogues, ne voulant voir que leurs côtés négatifs et destructeurs, comme le lui reproche Malins (2004) ? Ceci ne serait-il pas en contradiction avec son ambition d'en finir avec le jugement, qui mesure les choses à des critères qui leur sont extérieurs (voire notamment *Nietzsche et la philosophie*), ainsi qu'avec son affirmation qu'« on a jamais pensé que par la fêlure et sur ses bords » ?

Bigorneaux et trous noirs : sur la causalité spécifique de la drogue

Les affirmations de Deleuze sur la nature illusoire des expériences que l'on peut faire sous influence, confirmées par les observations de Guattari, ne sont pas tirées de présupposés injustifiés, ni de simples observations. Cette nature illusoire, ainsi que la nature destructive des drogues et de l'alcool, dérivent pour Deleuze inévitablement de la causalité spécifique aux drogues et à l'alcool. Deleuze développe l'idée d'une causalité spécifique aux drogues dans « Deux questions sur les drogues » (1978, repris dans *Deux régimes de fous* [Deleuze 2003: 138-141] ; et résumé dans *Mille Plateaux* [Deleuze & Guattari 1980: 347]), en réponse à la confusion dans le discours sur les drogues. On remarquera avec Deleuze qu'il ne prétend pas élaborer une métaphysique ou une causalité des drogues, qui serait du type d'une infrastructure dont le reste dépendrait comme d'une cause. Comme nous avons vu plus haut, provenant d'un processus complexe et imprévisible, les phénomènes d'usage de drogues ne répondent pas à une telle causalité dure. Pour cette raison, Deleuze envisage l'élucidation de la causalité spécifique à la drogue comme « tracer un territoire, ou le contour d'un *ensemble-drogue*, qui serait en rapport, d'une part à l'intérieur, avec les diverses espèces de drogues, d'autre part à l'extérieur, avec les causalités plus générales » (Deleuze 2003: 138). Deleuze affirme de manière pertinente que si l'on arrivait à élucider la logique spécifique au territoire de l'ensemble-drogue, ceci pourrait servir de manière neutre aussi bien dans l'usage de drogues que pour une thérapeutique.

L'ensemble-drogue a pour Deleuze deux spécificités, qui lui paraissent liées. Premièrement, les drogues influencent directement le système de la perception. Pour le dire avec Deleuze, « dans la drogue, il y aurait quelque chose de très particulier, c'est que le désir *investirait directement le système-perception* » (Deleuze 2003: 139 ; Guattari caractérise les drogues environ de la même manière, en disant que « le système nerveux est percuté à 'l'arrivée' » [Guattari 2012: 344]). Dans *Logique du sens*, Deleuze décrit de quelle manière l'alcool affecte la perception, et en particulier la perception du temps (Deleuze 1969 : 184 ff.). On pourrait entreprendre des descriptions similaires pour plusieurs types de drogues, qui affecteraient la perception de manières différentes, sans pourtant remettre en cause que ceci est caractéristique de toutes les drogues, et que « [l]es distinctions entre espèces de drogues sont secondaires, intérieures à ce système » (Deleuze 2003: 139). Même si cette observation peut sembler évidente, elle permet déjà d'indiquer la relation complexe entre le territoire de la drogue et les causalités générales extérieures. Par exemple, des causalités extérieures peuvent mener quelqu'un à vouloir expérimenter une autre manière de percevoir ou, inversement, une perception sous influence peut changer la manière de percevoir certaines choses, même dans un état sobre ou pour ceux qui ne se droguent pas. D'un autre côté, du fait qu'elles transforment la perception, les drogues peuvent également servir d'échappatoire, et procurer au drogué une réalité complètement détachée.

La deuxième caractéristique des drogues que Deleuze aborde, c'est qu'elles semblent intrinsèquement impliquer un tournant. En effet, il faut selon lui distinguer deux choses dans l'usage des drogues : l'expérimentation vitale et l'entreprise suicidaire. Il décrit la première comme suit : « [l']expérimentation vitale, c'est lorsqu'une tentative quelconque vous saisit, s'empare de vous, instaurant de plus en plus de connexions, vous ouvrant à des connexions » (Deleuze 2003: 140). Deleuze remarque ensuite que ce type d'expérimentation peut avoir un caractère autodestructif — qu'il s'agisse de la consommation de tabac, d'alcool ou de drogues. Toutefois, tant qu'il reste ouvert à, et dirigé sur, l'expérimentation de nouvelles connexions, l'usage de drogues n'est pas suicidaire, il permettrait même plutôt une expérimentation vitale. Cependant, ce processus d'expérimentation a tendance à se transformer en entreprise suicidaire, c'est-à-dire à se rabattre sur lui-même : « l'entreprise suicidaire, au contraire, c'est quand tout est rabattu sur ce seul flux : « ma » prise, « ma » séance, « mon » verre. C'est le contraire des connexions, c'est la déconnexion organisée » (Deleuze 2003: 140). Dans l'entreprise suicidaire, la drogue ou l'alcool ne sert plus d'accompagnement permettant des connexions et des communications avec d'autres lignes, mais forme le seul motif d'une ligne aplatie, resserrée sur elle-même. Par conséquent, on peut dire avec Deleuze qu'il appartient à la nature des drogues qu'elles « *détournent leur propre causalité* » (Deleuze 2003: 141). En effet, par leur impact sur la perception, l'alcool et les drogues procurent d'abord des expériences étonnantes et inconnues, permettant l'exploration de nouvelles connexions. Néanmoins, ces expériences tendent à se transformer ensuite en rengaine monotone, rabattue sur soi-même.

Ce serait au niveau de ce tournant, inévitable dans la persistance de l'usage de drogues, que s'instaurerait la perte de contrôle et la dépendance. Ce serait également à ce niveau que se creuse une ligne de rupture, car il s'agit dans ce cas d'un processus d'autodestruction irréversible, qui s'étend dans le temps, et qui explique pourquoi l'usage de drogues est essentiellement lié à l'enfoncement, à la destruction, et au corps ravagé. Deleuze décrit cette transformation en invoquant Guattari :

Le drogué fabrique ses lignes de fuites actives. Mais ces lignes s'enroulent, se mettent à tourner dans des trous noirs, chaque drogué dans son trou, groupe ou individu, comme un bigorneau. Enfoncé plutôt que défoncé. Guattari en a parlé. *Les micro-perceptions sont recouvertes d'avance*, suivant la drogue considérée, par des hallucinations, des délires, de fausses perceptions, des fantômes, de bouffées paranoïaques (Deleuze 2003: 140).

Ce passage explique l'affirmation de Deleuze dans *Logique du sens* que dans les drogues et l'alcool, il y a toujours quelque chose d'illusoire (Deleuze 1969: 182). Comme une continuation de la consommation de drogues mène à un repli sur soi du processus, et à une déconnexion massive, les perceptions que l'on peut faire sous influence sont « recouvertes d'avance » par les effets de la drogue, c'est-à-dire qu'elles ne mènent à rien

d'autre qu'à la reprise et aux effets de cette drogue, et restent donc inefficaces et sans connexions réelles en dehors du ce processus qui se resserre.

Ceci rappelle en effet la distinction que fait Guattari entre les drogues douces et les drogues dures : selon lui, on ne peut pas distinguer ces deux types de drogues de manière abstraite ou *a priori*. Tout dépend des agencements dans lesquels elles opèrent, et « toute la question est de savoir si de tels agencements complexes aboutissent ou non à une individuation renforcée de la subjectivité, allant dans le sens d'une solitude en impasse, d'un encerclement social et névrotique » (Guattari 2012: 344). Pour Guattari, une drogue peut être dite douce, ou on dirait plutôt que l'usage d'une certaine drogue peut être dit doux, s'il ne mène pas à une telle individuation subjective névrotique en impasse, coupée des réalités extérieures. C'est cet usage doux des drogues décrit par Guattari qui permettrait une expérimentation vitale, en créant des nouvelles connexions. En effet, il permettrait de se construire « une micro-économie de désir, des agencements plus ou moins collectifs au sein desquels la drogue n'intervient qu'à titre de composante [...] permettant à certains individus de lever leurs inhibitions, de mettre en question leur mode de vie, leurs préférences morales et politiques, leur environnement matériel et social » (Guattari 2012: 344-345). Cependant, remarque Guattari à l'instar de Deleuze, cette utilisation douce des drogues peut et mener à un durcissement.

Guattari avance un cadre pour expliquer ce durcissement. Selon lui, pour se construire et se maintenir, on gravite autour, ou on se raccroche à, des territorialités, c'est-à-dire à des objets, des idées, des rituels, des comportements etc. Ces territorialités peuvent être productives et collectives, comme elles peuvent être dérisoires ou même catastrophiques. Guattari donne comme exemple la passion d'un jeune pour sa moto ou pour une musique rock, la passion d'une enfant pour ses poupées, l'attachement d'une bande de quartier à son emblème, celui d'une femme de ménage sur ses biens de consommation, ou encore celui d'un cadre à une promotion ou à une fonction hiérarchique. Quand on se raccroche coûte que coûte à de telles territorialités, il appelle cela un « trou noir » (Guattari 2012: 343). Le champ social est rempli de trous noirs selon Guattari, et il remarque l'existence du trou noir « microfasciste, » qui entre en jeu quand « la subjectivité les met [les trous noirs] en écho de façon à ce que toute la vie d'un individu, tous ses modes de sémiotisation dépendent d'un point central d'angoisse et de culpabilité » (Guattari 2012: 343). Tous les domaines de la vie entrent alors en résonance, dans un système qui bloque tout autre mode de sémiotisation ou de subjectivation, ainsi que toute possibilité de vie extérieure — un « écho de trous noirs » (Guattari 2012: 343). Dans le contexte des drogues, il s'agit dès lors de se demander « [p]ourquoi se 'reterritorialiser' sur une drogue plutôt que sur un autre, sur une voie 'socialitaire' ou sur quelque chose qui aura des conséquences désastreuses pour l'individu ou pour son entourage » (Guattari 2012: 343).

Comme nous l'avons vu, il n'existe pas de réponse simple à cette question. Toutefois, le cadre que propose Guattari permet d'approfondir davantage. Il remarque que « les anciens modes de territorialisation subjectifs ce sont effondrés » (Guattari 2012: 342),

c'est-à-dire que l'on ne gravite plus de la même manière, ni autour des mêmes centres de gravités qu'avant. Il constate que le quadrillage et le contrôle social actuel emprisonnent la plupart des individus entre deux extrêmes : ou bien un isolement sans recours, ou bien une incapacité à accepter la solitude, et une recherche constante d'accrochages et de dépendances, qu'il associe respectivement à l'usage dur et à l'usage doux des drogues, en rappelant que l'un peut se transformer en l'autre (Guattari 2012: 344). Par ailleurs, un autre facteur important, qui peut être associé au précédent, entre en jeu selon Guattari, à savoir que la drogue a perdu la place centrale et le rôle collectif dont elle jouissait dans toutes les sociétés antérieures (Guattari 2012: 345-346). En effet, comme notre société de consommation considère que les drogues sont du ressort de l'individuel, ces dernières y occupent une place marginale, ce qui fait que leur usage tend à se durcir et que leurs usagers tendent à s'isoler, à se replier sur eux-mêmes, même si leur intention originelle de faire des liens.

Pour cette raison, Guattari affirme que « [c]'est toute notre société [...] qui 'durcit' ses drogues, qui les associe de plus en plus à un goût de catastrophe, à une pulsion du fin du monde (...) Plus besoin de construire des camps d'extermination ; on les aménage soi-même » (Guattari 2012: 346). En d'autres termes, notre société fonctionne d'une telle manière que les drogues tendent à y jouer un rôle désocialisant et destructeur, de sorte que ceux qui décident de se droguer érigent en quelque sorte par eux-mêmes et en eux-mêmes leurs propres « camps d'extermination, » agissant ainsi en « microfasciste. » Ainsi l'usage dur des drogues implique bien plus et bien moins que la personne selon Guattari, car il implique autant des éléments psychologiques, organiques, environnementaux et économiques, que des éléments provenant de la structure sociétale. Aussi faut-il se méfier de l'idée que le drogué, contrairement au fou, est responsable de son addiction, et qu'il dispose d'un plus grand degré d'initiative que celui-ci. Pour Guattari, le drogué n'est pas plus coupable que le psychotique, et il est injuste de considérer que l'un est une pauvre victime, tandis que l'autre l'a cherché lui-même (Guattari 2012: 346-347). En fait, comme dans la folie, il faut donner ici « dans le même temps une *pleine responsabilité et une pleine irresponsabilité* aux individus » (Guattari 2012: 347).

Mais en quel sens peut-on donner à la fois la pleine responsabilité et la pleine irresponsabilité au drogué ? Le drogué est-il vraiment déterminé de manière inéluctable par sa situation et par les déterminations sociétales ? Peut-il, et de quelle manière peut-il, « penser, » en incarnant ou en articulant la fêlure de manière productive ? Cela revient à se demander comment éviter ou se libérer d'un usage dur des drogues, pour pouvoir initier ou continuer une expérimentation vitale, plutôt que s'engager dans une entreprise purement destructrice et suicidaire.

Comment se saouler à l'eau pure? : pour une thérapeutique des drogues et de l'addiction

Comme le remarque Deleuze, c'est au niveau du tournant, de la transformation d'une expérimentation vitale en entreprise suicidaire, qu'une thérapeutique devrait intervenir. Dès lors, les questions qui se posent sont les suivantes : « pourquoi, comment se fait cette transformation d'une expérience, même autodestructrice, mais vivante, en entreprise mortifère de dépendance généralisée, unilinéaire ? Est-elle inévitable ? » (Deleuze 2003: 141). En fait, il s'agit d'empêcher que le désir s'enfoncé, qu'il soit capturé, et qu'il arrête de faire des connexions ; ou encore, il s'agit de le libérer s'il est pris dans le tourbillon destructeur des drogues.

Dans *Logique du sens*, Deleuze élabore la notion de contre-effectuation. La contre-effectuation serait le double incorporel d'un événement incarné, qui le libèrerait de son incarnation : « Autant que l'événement pur s'emprisonne chaque fois à jamais dans son effectuation, la contre-effectuation le libère, toujours pour d'autres fois » (Deleuze 1969: 188). Selon Deleuze,

être le mime de *ce qui arrive effectivement*, doubler l'effectuation d'une contre-effectuation, l'identification d'une distance, tel l'acteur véritable ou le danseur, c'est donner à la vérité de l'événement la chance unique de ne pas se confondre avec son inévitable effectuation, à la fêlure la chance de survoler son champ de surface incorporel sans s'arrêter au craquement dans chaque corps, et à nous d'aller plus loin que nous n'aurions cru pouvoir (Deleuze 1969: 188).

En d'autres mots, la contre-effectuation libèrerait l'incarnation de la fêlure, permettant ainsi que l'insistance de la fêlure décrite plus haut, et son incarnation, ne tournent pas en processus de démolition sans plus, et lui permettant également d'aller plus loin dans son effectuation. Cette contre-effectuation doublerait l'effectuation en la mimant, à la manière d'un acteur ou un danseur, c'est-à-dire en la transfigurant et en instaurant une distance par rapport à l'effectuation corporelle. Mais que pourrait être cette contre-effectuation concrètement, et en particulier dans le contexte de la consommation de drogues et d'alcool ?

Pour y voir plus clair, il est intéressant d'associer cette notion de contre-effectuation avec ce que Deleuze et Guattari écrivent dans *Mille plateaux* à propos de la drogue. Deleuze et Guattari y reprochent aux drogués qu'« ils n'auront servi qu'à lancer une tentative qui ne peut être reprise et qui ne peut profiter qu'à ceux qui ne se droguent pas, ou qui ne se droguent plus, qui rectifient secondairement le plan toujours avorté de la drogue, et découvrent par la drogue ce qui manque à la drogue pour construire un plan de consistance » parce que leurs « déterritorialisations restent relatives, compensées par les re-territorialisations les plus abjectes, si bien que l'imperceptible et la perception ne cessent pas de se poursuivre ou de courir l'un derrière l'autre sans jamais s'accoupler

vraiment » (Deleuze & Guattari 1980: 348). Comme nous avons vu plus haut, les perceptions nouvelles et les expérimentations sous influence ne mènent généralement à rien, parce qu'elles sont prises dans la spirale d'un processus qui se replie sur soi-même, pour constituer uniquement des segments répétitifs consommer/ne pas consommer, ou sous influence/plus sous influence, qui ne communiquent avec rien, au lieu de s'associer à d'autres processus. Pour cette raison, l'expérience que l'on peut avoir sous influence n'est pas productive, à moins qu'elle ne soit reprise par quelqu'un de sobre. On peut imaginer qu'une même personne reprenne, sobre, des éléments de son expérience sous influence, au lieu de continuer répétitivement à consommer, ne pas consommer, consommer, et ainsi de suite.

En effet, Deleuze et Guattari suggèrent que c'est parce que les toxicomanes repartent toujours à zéro, répétant toujours la même séquence pour modifier leur perception, qu'ils n'arrivent nulle part :

[I]e tort des drogués serait-il chaque fois de repartir à zéro, soit pour prendre de la drogue, soit pour l'abandonner, alors qu'il faudrait prendre un relais, partir 'au milieu', bifurquer au milieu ? Arriver à se saouler, mais à l'eau pure (Henry Miller). Arriver à se droguer, mais par abstention (Deleuze & Guattari 1980: 350).

Selon Deleuze et Guattari, les drogués ou les alcooliques devraient plutôt tenter de faire arrêt à un certain moment, et essayer de bifurquer à partir de cette expérience, pour la dégager ou la dessiner dans un état de sobriété, en « se saoulant à l'eau pure ». Cette contre-effectuation de la rupture libérerait le désir en interrompant la ligne contraignante de la consommation, et découvrirait ainsi ce qui manque à la drogue pour donner un sens à la fêlure.

Dans *Mille plateaux*, Deleuze et Guattari parlent de la « machine abstraite » (notamment Deleuze & Guattari 1980: 167, 177, 196). Il semble que celle-ci permet la contre-effectuation décrite dans *Logique du sens* car, dans « la machine abstraite, (...) la ligne de fuite effectue sa propre positivité potentielle, et la déterritorialisation sa puissance absolue » (Deleuze & Guattari 1980: 167). Deleuze et Guattari appellent la machine abstraite ce qui effectue une déterritorialisation absolue et positive, et qui engendre des re-territorialisations qui ne sont pas abjectes mais qui, justement, produisent des accouplements. La machine abstraite construit un plan sur lequel le désir peut circuler sans être piégé, elle « opère les continuums d'intensité, les conjonctions de déterritorialisation, les extractions d'expression et de contenu » (Deleuze & Guattari 1980: 177). Mais comment peut-on mettre cette machine abstraite en route ? Comment faire circuler le désir ?

Il s'agirait de se produire un plan peuplé d'intensités, de seuils, de strates, de sédimentations, de centres de gravitation, de circuits, de plissements, capable d'engendrer des rémissions et des vibrations pour ne pas que le désir soit capturé ou replié sur soi (Deleuze & Guattari 1980: 185 ff.). Très concrètement, selon Deleuze et

Guattari, il faut « [d]ans chaque cas définir ce qui se passe et ne passe pas, ce qui fait passer et empêche de passer (...) ce qui peuple, (...) ce qui passe et (...) ce qui bloque » (Deleuze & Guattari 1980: 189). En d'autres termes, il faut identifier les points de passages entre affects et énoncés importants, ce qui mène au blocage, au repli sur soi, à la prolifération cancéreuse, et ce qui mène au contraire aux conjonctions et aux rémissions entre éléments hétérogènes. Il faut donc identifier ces ennemis et ces alliés, tout en tenant en compte du fait qu'ils peuvent prendre des formes très variées : animales, végétales, collectives ; sensations, choses, outils, puissances, etc. (Deleuze & Guattari 1980: 200). Le point de vue à prendre dans ce contexte selon Deleuze et Guattari est matérialiste et machinique : « [l]e corps n'est plus qu'un ensemble de clapets, sas, écluses, bols ou vases communicants » (Deleuze & Guattari 1980: 189).

Selon Deleuze et Guattari, deux choses sont à éviter dans la construction d'un nouveau champ pour le désir : la déstratification trop violente, qui brise toutes les strates d'organisation de l'individu, le laissant sur un plan complètement vidé et stérile ; et la prolifération cancéreuse, totalitaire et fasciste, que nous avons mentionné plus haut, et que Guattari appelle « écho de trous noirs. » Il faut donc faire preuve de beaucoup de prudence dans cette expérimentation avec le corps machinique, et il ne faut pas y aller « à coups de marteau, mais avec une lime très fine » (Deleuze & Guattari 1980: 198). Plus précisément, même s'il est important de déconstruire les strates, pour éviter la déstratification trop violente, il faut le faire de manière dosée et épisodique, en cherchant les points où on peut patiemment et momentanément défaire l'organisation, sans que celle-ci soit défaite entièrement de manière brutale :

L'organisme, il faut en garder assez pour qu'il se reforme à chaque aube ; et des petites provisions de signifiante et d'interprétation, il faut en garder, même pour les opposer à leur propre système, quand les circonstances l'exigent, quand les choses, les personnes, même les situations vous y forcent ; et de petites rations de subjectivité, il faut en garder suffisamment pour pouvoir répondre à la réalité dominante (Deleuze & Guattari 1980: 199).

Pour éviter la prolifération cancéreuse, il faut empêcher une sédimentation précipitée ou une fixation accélérée par exemple de comportements ou de significations, car « il suffit d'une vitesse de sédimentation précipitée dans une strate pour que celle-ci perde sa figure et ses articulations, et forme sa tumeur spécifique en elle-même, ou dans telle formation, dans tel appareil » (202).

Il s'agit donc de faire en sorte que les drogues ne brisent pas toute organisation de manière sauvage (overdose), et n'engendrent pas une prolifération cancéreuse et un repli sur soi (fixation), pour que le désir continue à circuler. Peu importe la raison pour laquelle on se tourne vers les drogues, que ce soit pour s'échapper ou pour expérimenter, elles ne peuvent en aucun cas prendre le dessus et mener la danse. C'est la question du champ de circulation du désir qui doit rester centrale. En effet, ce que Deleuze et Guattari

reprochent aux toxicomanes, c'est qu' « ils ont cru que la drogue leur donnerait le plan, tandis que c'est le plan qui doit distiller ses propres drogues, rester maître des vitesses et voisinages » (Deleuze & Guattari 1980: 350-351), et qu'ils ont manqué de voir que « [c]e que le drogué obtient (...) cela pourrait aussi être obtenu d'une autre façon dans les conditions du plan : à la limite se droguer sans drogue, se soûler à l'eau pure » (Deleuze & Guattari 1980: 204). En effet, pour Deleuze et Guattari le désir est partout, pas seulement là où il y a des drogues : il ne faut pas le rabattre sur un trou noir. Dès lors, si l'on demande quel usage de la drogue permet la construction d'un plan, c'est exactement l'usage qui ne prend pas le dessus sur cette activité de construction et d'expérimentation, qui concerne comme nous avons vu les affects, les seuils, les passages, les connexions, et les sédimentations du corps machinique désirant, c'est-à-dire celui qui permet les interruptions et les bifurcations.

On remarquera pour terminer que c'est cet allure matérialiste et machinique qui distingue l'approche schizoanalytique de l'approche psychanalytique. Dans la schizoanalyse, que Deleuze et Guattari appellent également une « pragmatique » (Deleuze & Guattari 1980: 182), il s'agit d'expérimenter et d'élaborer un programme et des protocoles, plutôt que d'interpréter et d'engendrer une anamnèse (Deleuze & Guattari 1980: 187). Une thérapie schizoanalytique n'est pas focalisée sur le moi et le fantasme, mais même plutôt sur l'oubli du moi et de la signification. Pour le dire avec les mots des auteurs : « [l]à où la psychanalyse dit : Arrêtez, retrouvez votre moi, il faudrait dire : Allons encore plus loin, nous n'avons (...) pas assez défait notre moi. Remplacez l'anamnèse par l'oubli, l'interprétation par l'expérimentation » (187) ; la schizoanalyse, « [c]e n'est pas un fantasme, c'est un programme : différence essentielle entre l'interprétation psychanalytique du fantasme et l'expérimentation anti-psychanalytique du programme » (188).

Même si les éléments avancés ici pour une thérapie schizoanalytique des drogues et de l'addiction sont précaires et suggestifs, ils pointent déjà dans quelques directions concrètes pour une expérimentation. En effet, il s'agirait dans une telle thérapie d'essayer de libérer le désir, c'est-à-dire de faire des connexions pour empêcher qu'il soit captivé dans la spirale des drogues. Pour expérimenter dans cette direction, on peut déjà entrevoir certaines pistes. Par exemple, Deleuze et Guattari suggèrent de trouver des points de rattachement, des connexions, entre l'expérience faite sous influence et sa continuation dans un état de sobriété. Par ailleurs, Deleuze et Guattari indiquent que les différentes drogues, avec leurs différents effets sur la perception, entretiennent des rapports particuliers avec l'extérieur de l'ensemble-drogue et vice-versa, qui pourraient s'avérer fondamentaux dans une expérimentation pour débloquer et faire circuler le désir. Aussi ceci n'impliquerait peut-être pas en premier lieu d'imposer l'abstinence, mais plutôt de tester à partir de certains énoncés, de certains affects ou certaines habitudes provenant de l'expérience sous influence des arrêts, des bifurcations, et des conjonctions,

pour établir ainsi une série d'agencements, de conjonctions, qui formeraient un plan productif, animé et vivant. Ce type de thérapie nécessiterait un milieu le plus ouvert possible, ainsi qu'un point de vue axé sur l'édification d'un programme de type mécanique, pratique et concret, qui accorde à l'individu une pleine responsabilité, sans qu'elle soit culpabilisante.

BIBLIOGRAPHIE

- Blanchot, Maurice (1955). *L'espace littéraire*. Gallimard.
- Deleuze, Gilles (1969). *Logique du sens*. Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles (1978). « Deux questions sur les drogues. » In : Deleuze, Gilles ; Ed. Lapoujade, David (2003). *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995*. Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles & Guattari, Félix (1980). *Capitalisme et Schizophrénie vol. 2 : Mille Plateaux*. Le Éditions de Minuit.
- Duff, Cameron (2004). *Assemblages of Health: Deleuze's Empiricism and an Ethology of Life*. Springer.
- Fitzgerald, John I. (1998). « An Assemblage of Desire, Drugs and Techno. » In: *Angelaki: A Journal of the Theoretical Humanities* », Taylor & Francis, vol. 3 n° 2, pp. 41-57.
- Fitzgerald, John I. (2010). « Images of the Desire for Drugs. » In: *Health Sociology Review*, eContent Management Pty. Ltd., vol. 19 n°2, pp. 205-217.
- Foddy, Bennett (2010). « Addiction and its Sciences—Philosophy. » In: *Addiction*, Wiley, vol. 106 n°1, pp. 25-31.
- Fukuda, Diasuke (2011). « La fragile surface du verre pénultième : Deleuze et l'alcoolisme. » In: *Savoirs et clinique*, Cairn, n° 13, pp. 71-79.
- Guattari, Félix (1979). *L'inconscient machinique*. Éditions Recherches.
- Guattari, Félix (1980). « Les drogues signifiantes. » In : Guattari, Félix ; Ed. Nadaud, Stéphane (2012). *La révolution moléculaire*. Les Prairies Ordinaires, pp. 341-349.
- Gray, Mary Tod (2013). « Habits, rituals and addiction. » In : *Nursing Philosophy*, John Wiley, vol. 15, pp. 138-151.
- Janak, Patricia & Vandaele, Youna (2018). « Defining the Place of Habit in Substance Use Disorders. » In : *Progress in Neuro-Psychopharmacology and Biological Psychology*, Elsevier, vol. 87 part A: « Progress in Addiction », pp. 22-32.
- Jordan, Tim (1995). « Collective Bodies: Raving and the Politics of Gilles Deleuze and Félix Guattari. » In: *Body & Society*, Sage, vol. 1, pp. 125-144.
- Keane, Helen (2005). « Addiction and the Bioethics of Difference. » In: *Ethics of the Body: Postconventional Challenges*. Ed. Mykitiuk, Roxanne & Shildrick, Margrit, MIT Press, pp. 91-112.

- Kennett, Jeanette (2013). « Just Say No? Addiction and the Elements of Self-Control. » In: *Addiction and Self-Control : Perspectives from Philosophy, Psychology and Neuroscience*. Ed. Levy, Neil. Oxford University Press, pp. 144-164.
- King, Matt (2015). « Book Review: Levy, Neil, ed. *Addiction and Self-Control: Perspectives from Philosophy, Psychology, and Neuroscience*. » In : *Ethics*. The University of Chicago Press, vol. 125 n°2, pp. 586-590.
- Malins, Peta (2004). « Machinic Assemblages: Deleuze Guattari, and an Ethico-Aesthetics of Drug Use. » In: *Janus Head*, vol. 7 n°1, Trivium Publications, pp. 84-104.
- Pearse, Steven & Pickard, Hanna (2013). «Addiction in Context: Philosophical Lessons from a Personality Disorder Clinic. » In: Levy, Neil, ed. *Addiction and Self-Control: Perspectives from Philosophy, Psychology, and Neuroscience*. Oxford University Press, pp. 165-189.
- Trouessin, Mélanie (2015). « Les addictions comportementales face à la notion de plaisir. » In: *Implications Philosophiques*. Publié en ligne en octobre 2015.